

Mourir en terre étrangère

Nous voici sous Louis XV : « la guerre en dentelles », « Messieurs les Anglais, tirez les premiers », Fanfan la Tulipe : vous voyez le genre ?

« Nous capitaine au régiment royal des vaisseaux soussigné, certifions que le nommé César Marie des apreaux de la Versanne, natif du Grand Oriol en Dauphiné est mort le six mars mil sept cent quarante deux dans la Hongrie, a été inhumé dans le cimetière de l'église paroissiale de ladite ville de Bude. En foi de quoi nous avons donné le présent certificat pour faire valoir à ce que de raison, tant en justice qu'ailleurs. »



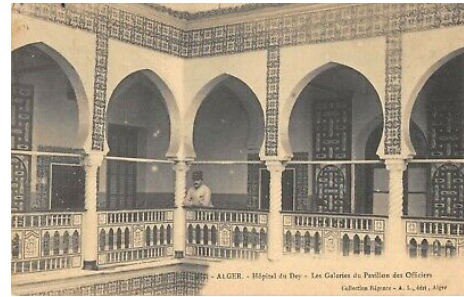
Le certificat ci-dessus est contresigné par le colonel du Régiment Royal des Vaisseaux, Claude Louis François Régnier de Guerchy, que vous voyez ci-contre. Le jeune Cornillonais qui en est l'objet avait 20 ans et 6 mois. Son régiment était engagé dans la guerre de succession d'Autriche. Les opérations militaires ont été surtout concentrées en Allemagne et en Tchèque; qu'allait-il faire en Hongrie? Mystère. Le tout est que, contrairement au mythe de la guerre en dentelle, « on ne vivait pas vieux au Royal-Vaisseaux, et ce ne fut pas seulement à Fontenoy que son épique ténacité lui fit perdre la moitié de son effectif[...] Ce héros collectif était de ceux à qui s'applique la boutade fameuse : ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ! »

Peut-être, mais sous l'ancien régime, les jeunes gens qui portaient se faire tuer dans des guerres lointaines étaient surtout des rejetons de ces familles qui, se déclarant nobles, échappaient à la taille au nom de l'« impôt de sang » que payaient leurs fils. Au siècle suivant, le risque militaire s'était en quelque sorte démocratisé. Que ce soit pour avoir tiré un mauvais numéro lors de la conscription, ou pour s'être engagé par esprit d'aventure, nombre de nos concitoyens ont perdu la vie dans leur jeune âge, bien loin du Trièves. Cette histoire leur rend hommage.

Entre les campagnes napoléoniennes au début du siècle et la guerre franco-prussienne de 1870, seuls quelques boulevards parisiens sont restés dans nos mémoires : Magenta, Solferino, Sébastopol. Et encore : celles des campagnes de l'armée française qui n'ont pas donné lieu à des victoires glorieuses sont passées aux oubliettes, ou peu s'en faut.

Qui se souvient de la « pacification » de l'Algérie ? Elle a duré une vingtaine d'années à partir de 1830, entraînant massacres et exactions à l'encontre de la population autochtone ; et aussi souffrances et morts parmi les soldats français. D'autant que la période a été marquée par deux pandémies meurtrières de choléra, en 1832-36 et 1848-49. Jean-Joseph Freychet né le 17 octobre 1825 au Villard-Julien, entre à l'hôpital d'Aumale le 13 novembre 1848. Il y décède deux semaines plus tard « par suite de diarrhée chronique ».

À une centaine de kilomètres de là, Séverin Borel, né le 4 mai 1827 au Grand Oriol, entre à l'hôpital militaire du Dey à Alger le 28 novembre 1848, il décède le 8 décembre « par suite de dysenterie chronique ». Un an plus tard, dans le même hôpital, c'est au tour d'Alexandre Pierre Pellissier, né à Blanchardeyres le 30 mars 1825. Il meurt le 16 septembre 1849 à son sixième jour d'hospitalisation, « par suite de choléra épidémique ».



Coïncidence malchanceuse ? Non, au contraire : tragédies malheureusement banales. La très grande majorité des soldats disparus dans les guerres du dix-neuvième siècle sont morts de maladie. Outre les épidémies de choléra, le scorbut et le typhus faisaient des ravages terribles parmi les soldats. Quant aux diarrhées et autres dysenteries :

« Les deux tiers environ des fiévreux reçus dans les hôpitaux de Constantinople étaient atteints de diarrhée ou de dysenterie. La diarrhée a été si générale, que l'on peut dire que les maladies étaient presque toutes précédées par une diarrhée à l'état aigu et terminées par une diarrhée à l'état chronique. »



Ce témoignage est celui d'un médecin, chargé d'inspecter l'état sanitaire des armées pendant la guerre de Crimée (1853-56). Des dizaines d'hôpitaux avaient été ouverts à Constantinople, qui servait de base arrière aux troupes engagées à Sébastopol. Plusieurs dizaines de milliers de malades se sont succédés dans ces hôpitaux. Une bonne partie sont morts.

Le même médecin rapporte que pour les six premiers mois de 1855, 6810 soldats sont morts à Constantinople, la « mortalité pour faits de guerre n'ayant qu'une faible part dans le total ». Jules Henri Nier, né le 9 octobre 1833, était un de ces morts : il est « décédé à l'hôpital militaire de Gulhané à Constantinople le 9 mai 1856 par suite de diarrhée chronique ». Jean Isaac Froment, né le 5 décembre 1835 n'avait pas encore 20 ans quand il était mort de fièvre typhoïde le 12 juillet

1855. Germain Giraud était plus âgé : 33 ans. Il est mort le 19 juillet 1856 à l'hôpital maritime de Toulon. Joseph Benoît Bayle lui, n'a même pas eu le temps d'aller en Crimée : il était mort le 5 février 1854 à l'hôpital militaire de Montmédy par suite de pneumonie tuberculeuse (phthisie).

Peu après la coûteuse victoire des armées françaises, anglaises et turques contre les Russes en Crimée, Napoléon III s'allie aux Espagnols et aux Anglais contre le Mexique. Espagnols et Anglais se retirent prudemment au bout de quelques mois ; les Français s'obstinent pendant près de six ans (1862-67). Là encore, les opérations militaires ne seront pas les plus meurtrières. Pourtant les avertissements n'avaient pas manqué. Dès janvier 1862, le docteur Jordanet adressait à qui de droit ses « Renseignements sur le Mexique au point de vue de la salubrité du climat et de l'hygiène ». Il mentionne les épidémies de fièvre jaune dans les terres basses, les fièvres paludéennes et le typhus dans les terres hautes.

« C'est un devoir de vous ouvrir les yeux sur le contraste redoutable entre l'admirable douceur du ciel et l'influence souvent néfaste du climat et de l'altitude. J'ai le regret de vous dire que le climat avec lequel vous allez être aux prises affaiblit notablement les Européens qui en reçoivent l'influence. L'énergie de vos troupes ne vous fera jamais défaut, j'en suis sûr, mais pour affirmer ce résultat, je compte sur leur valeur morale plus que sur le soutien de leurs forces physiques. »

Lors des deux premières années, une grande partie des opérations militaires s'est concentrée autour de Puebla, dont la prise conditionnait l'accès à Mexico. Non loin de là, la ville d'Orizaba a servi aux Français de base arrière. Ils y avaient installé pas moins de trois hôpitaux, chacun de trois cent lits. Dans un de ces hôpitaux, Pierre Michel Chevalier est mort le 8 novembre 1863 « des suites de dysenterie chronique ». Il était né le 13 novembre 1839 à Villard-Julien.



On ignore si Jules Pallanchard était allé au Mexique. Il est mort à l'hôpital militaire de Lyon le 24 novembre 1867, âgé de 22 ans, « par suite de fièvre typhoïde ». C'est que le Mexique n'était pas le seul théâtre d'opérations de la période. Depuis 1859, les troupes françaises étaient aussi engagées en Italie.



Voici Maurice Bayle, né au Petit Oriol le 31 mai 1834. C'est un des frères aînés de l'abbé Joseph Bayle qui a donné son nom au point culminant du massif de l'Étendard. Maurice avait contracté un engagement volontaire à seulement dix-huit ans. De 1854 à 1861, il avait été engagé en Italie et avait échappé aux batailles meurtrières de Magenta et Solferino (9000 morts en moins d'un mois). Il était ensuite revenu en Italie en 1867, où il avait fait partie des troupes protégeant les États du Pape : Napoléon III tentait de se poser en protecteur de la papauté auprès des catholiques français, tout en soutenant la nouvelle Italie, qui précisément avait dépossédé le pape de la plus grande partie de ses États.

Maurice Bayle était revenu d'Italie, décoré par le pape lui-même de l'Ordre pontifical de Saint Grégoire le Grand, qu'il porte sur cette photo. La famille a conservé aussi une photo dédiée de Pie IX, où est mentionnée une « indulgence plénière pour Maurice Bayle et sa famille jusqu'au 3^e degré ». À peine de retour en France, la guerre franco-prussienne éclate. Après la défaite de Sedan (2 septembre 1870), Bayle est promu lieutenant le 2 octobre, puis capitaine le 8 décembre.



Survient l'insurrection des Communards à partir de mars 1871, et le siège de Paris par les Versaillais. En avril et mai, ces derniers progressent en proche banlieue, tandis qu'à l'intérieur de Paris, la Commune se radicalise. Maurice Bayle est blessé vers la fin de l'offensive des troupes gouvernementales. Une balle de fusil traverse son bras gauche le 15 mai, et il est admis à l'hôpital militaire installé dans le palais du Trianon, à Versailles. Une chose est sûre, il n'a pas pu participer aux

exactions de la « semaine sanglante », du 21 au 28 mai. Il est mort à l'hôpital militaire du Trianon, le 29 mai : le certificat de décès mentionne une « mort subite par embolie étouffement ».

La blessure au bras n'était pas des plus graves et l'embolie n'en était pas la conséquence directe : la mort aurait probablement été évitée de nos jours. Mais rares étaient ceux qui étaient assez chanceux pour échapper à la fois aux combats et aux maladies. Casimir Calvat était né le 9 novembre 1845 au Grand Oriol. Soldat au 5^e de ligne, il a été blessé d'un coup de feu à la jambe le 1^{er} septembre 1870 lors de la bataille de Sedan. Le certificat médical mentionne une « fracture comminutive (comportant de petits fragments d'os) de la jambe droite. Consolidation vicieuse, raccourcissement ». Non seulement il n'en est pas mort, mais il a même reçu une pension de retraite pour infirmité, par décret en date du 15 juin 1872. Les blessés des guerres à venir ne seront pas tous aussi bien traités.